
PRIX : SOIXANTE CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS BI-MENSUELLEMENT

Quatrième Année — Deuxième Période

SOMMAIRE :

- Viélé-Griffin** : *Entretiens sur le Mouvement poétique.*
Paul Adam : *Dieu (suite).*
Charles Albert : *Charité.*
Jules Bois : *Le Miracle.*
Paul Adam : *Critique des Mœurs.*
Edmond Cousturier : *Notes d'Art.*
Henri de Regnier : *Notes dramatiques.*
Bernard Lazare : *Les Livres.*
B. L. : *Revue des Revues. — Memento.*

PARIS

ERNEST KOLB, ÉDITEUR

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant les 10 et 25 de chaque mois

ABONNEMENTS

	UN AN	SIX MOIS
PARIS.	10 francs	— 6 francs.
PROVINCE	12 francs	— 7 francs.
UNION POSTALE	14 francs	— 8 francs.

e numéro : 60 centimes

COMITÉ DE RÉDACTION

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN — HENRI DE REGNIER
BERNARD LAZARE — PAUL ADAM

Pour tout ce qui concerne la Direction, la Rédaction et l'Administration, s'adresser à l'Éditeur, Ernest KOLB, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

ENTRETIENS

SUR LE

MOUVEMENT POÉTIQUE

I

Le héros de ce mois, M. Jose. Maria de Hérédia (1), est particulièrement orthodoxe et complique ses convictions prosodiques de considérations ethnologiques : pour lui, entre l'esprit latin et l'esprit celto-germanique, il y a antagonisme. Soit ; mais le champ de bataille de ces deux nobles forces aryennes, n'est-il pas géographiquement, ethnographiquement et historiquement la belle France, forum et champ de mai

(1) *Les Trophées*, Lemerre édit.

des races convergentes? La lutte y fut et y sera féconde.

M. de Hérédia a fait, en tous cas, d'admirables sonnets; la noblesse de ses émotions esthétiques, s'exprime noblement en mots sonores; ses souvenirs classiques, il les enserme de bandelettes trois fois trempées et d'une richesse de broderie incomparable, il leur dresse des stèles de toute beauté. Nous voudrions bien, encouragé par sa préface même, considérer d'une vue d'ensemble ces médullaires poèmes épigraphiques ou épigrammatiques, mais, outre que nous nous mettrions en contradiction esthétique avec la nature même de ces compositions (de complicité avec l'auteur, nous dira-t-on, mais ce serait une pauvre excuse), nous risquerions, par autant, des critiques oiseuses. C'est par le détail que vaut le sonnet; il y a là un tact prodigieux, mille et un artifices de technique dont il faut savoir goûter l'habile dissimulation; la rareté voulue des isophonies; la précision lapidaire des termes; le raccourci indispensable des images; la marche savante de la période; la pointe même, parfois, cette italienne. Pour cela il a suffi et il suffira de lire attentivement ce volume presque continuellement parfait : de quelle futilité ne serait-il pas en effet et par exemple, de rechercher si l'on peut « forcer » une bête avec le « filet ou l'amorce »? si « forcer » une bête n'est pas la courre jusqu'aux abois et si de pareils engins sont utilisables dans une chasse telle? (2) Nous n'insisterons pas sur cette puérité; mais ne faudrait-il pas s'attarder en de semblables critiques méticuleuses pour rendre une justice analytique au miniaturiste exquis et au fin ciseleur des trophées?

Hâtons-nous d'ajouter que de telles minimes tares

(2) p. 83.

sont très rares dans ces cent cinquante sonnets dont nous goûtons une dizaine à l'égal des plus beaux camées.

Mais enfin la poésie ne s'arrête pas au quatorzième vers, ceux-ci éployassent-ils tous et chacun leur douze syllabes au complet; l'étrange éloge qu'on fit de ce beau talent, disant il a dépeint Cléopâtre en quatorze vers : cela veut-il dire qu'il sera plus noble encore de portraicturer cette Egyptienne en treize vers seulement? à ce compte Shakespeare serait décidément un barbare hypertrophique.

Non, cela n'est pas; et M. de Hérédia est si loin d'assigner aux évolutions du poète les limites de l'harmonieux parallélogramme où il se meurt avec l'assurance d'un professionnel et l'aisance d'un grand artiste, qu'il clôt son livre par le premier chant d'un vaste épique. Comme le romancero est aussi superbe.

Car M. de Hérédia est bien un Espagnol de la race des Lucain et des Hugo : comme on dit de tel c'est un beau parleur, on peut dire de lui c'est un magnifique parleur; la fierté hispanique, parfois prolixie ailleurs, se corrige chez lui d'un peu de cette sentencieuse *majestas* de Rome; il est mieux qu'Espagnol, il est Cubain, il a du sang des conquistadors dans les veines et, ataviquement, aux mains du sang des Astèques — et mieux encore il est poète français et parnassien. M. de Hérédia est la plus complète expression contemporaine de cet esprit latin précis, dogmatique, partant peu large, ami du fini — qu'il méprend pour ce définitif où nul homme n'atteint — ennemi des « nouveautés », nourri de traditions, binaire, canonique, intolérant, Romain.

Il faut en prendre son parti : le Parnasse a son orthodoxie, son droit canon, ses dogmes; *non possimus*, ils ne peuvent pas.

L'intransigeance, ma foi, a toujours quelque allure : d'ailleurs, si l'excommunication des Luther et des Calvin consola peut-être Rome de la défection des peuples, ceux-ci n'en continuèrent pas moins leur évolution progressive. Nous n'en voudrons donc plus aux parnassiens de la bulle *In versificationis anarchiam* ; car la sorte de Luther que nous sommes n'en dira pas moins sa messe dans la cathédrale chismatisée. Au surplus nous vénérons le même Dieu : Rome, il est vrai, garde le latin inintelligible dès l'an 900 et le parnasse pratique encore la prosodie syllabique dont M. Psichari même commence à perdre la notion ; la Réforme promut la langue vulgaire, matrice inépuisée : nous œuvrons le rythme libre toujours renouvelé que dicte l'idée émotive. Mais pour divers que soient les rituels, notre culte est le même et la poésie ne pourra que gagner à nos dissentiments : nous savons tel bourg d'Alsace, également départagé entre catholiques et évangélistes, où l'esprit de parti entretient dans l'un et l'autre camp une ferveur sans égale ; eh bien ! que souhaiter de plus profitable à nos convictions esthétiques qu'un parnasse plus rigide encore et, s'il se peut plus pédant.

Aussi comprenons-nous son angoisse y compatissant par intérêt ; oui, le triomphe de M. de Hérédia ne peut porter ombrage qu'aux parnassiens eux-mêmes : l'auteur des *Trophées* en effet s'il humilie les plus habiles d'entre eux du prestige d'une indubitable supériorité d'écrivain, dans quel troisième dessous ne précipite-t-il pas la pauvre écriture, par exemple de M. Coppée ! Et certes le conquistador J.-M. de Hérédia, par on ne sait quelle atavique influence aura du fait de sa gloire même épuisé son « charnier » natal, ce parnasse désormais stérile.

* * *

La poésie, immortelle courrière, marche encore à l'avant des générations; si on la voit parfois aux côtés d'un vieillard avec son sourire de gloire, si l'impérial Goethe ou notre royal Hugo, vont, leurs mains dans la sienne vers l'apothéose, c'est qu'ils restèrent la Jeunesse jusqu'aux portes du tombeau. Si vous vous couchâtes au bord du chemin, lassés avant la cinquantaine, usez au moins de tolérance, messieurs nos aînés. En toute impartialité, il semble que ce droit d'excommunication que vous vous arroyez vous le pourriez tempérer de quelque discrétion bienséante, imitant jusqu'en cela l'Eglise romaine dont l'anathème est désormais peu retentissant.

Vous qui réclamiez notre déférence pour votre passé, ne pouviez-vous accorder quelque indulgence à notre avenir?

Il s'écrit en 1893 de beaux poèmes, qui ne sont plus des sonnets il est vrai, des poèmes délicats et berceurs ou mâles et forts de toute énergie, d'intense personnalité surtout, et tels qu'on n'en peut faire des moules et des poncifs; une généreuse renaissance a lieu toute fleurie de sincérités et d'enthousiasmes. Si vraiment vous êtes des Poètes, vous devez vous réjouir dans ce Printemps.

Mais à votre mine aigrie, on vous dirait des versificateurs.

* * *

Vous nous peinez; regardons ailleurs.

De la formule *l'Art pour l'Art* — dont on veut orner une fois encore le guidon de la double réaction esthé-

tique et sociale — hâtons-nous d'analyser la portée. Nous ne nous attarderions pas à discuter avec la *Jeune Belgique* — où la polémique est un peu... villageoise, et qui représente peu l'avenir depuis que M. Eekhoud, le vigoureux Flamand, s'est retiré d'elle, et encore moins la Belgique qui rédige *l'Art Moderne* et la *Société Nouvelle*, — mais il y a lieu peut-être de préciser une question qui préoccupe la pensée actuelle depuis M. Adolphe Rette, de la *Plume*, jusqu'à M. Ferdinand Brunetière, de la *Revue des Deux Mondes*.

De même que tout être a son but en soi-même, et que le devoir de tout être est de persister dans son être même, l'art comme conditions d'existence progressive, doit-il avoir son but en soi?

Or l'art n'est pas une entité même morale, l'art est une fonction naturelle dont le but ne saurait être en elle-même pas plus que la mastication ou la déglutition ne peuvent se concevoir comme ayant leur finalité en elles. L'art est ainsi une fonction naturelle de l'homme, la forme suprême de la prière universelle dont la forme rudimentaire naît aux confins indécis de la vie inconsciente pour exceller à la limite extrême de l'extase géniale, — et l'œuvre d'art c'est cette prière perpétuée de par l'ex-voto vivant que quelqu'âme très haute dédia à la Beauté.

Nous dirons donc : la formule *l'art pour l'art* s'annihile ou se meut en cette autre : *l'art pour la beauté*.

Mais la Beauté suprême est la toute Perfection ; et si l'artiste spécialise, suivant son don, son œuvre de glorification vers l'idéal Beau, il ne déchoit ni ne déroge à son devoir, mais y persiste, à considérer et à proclamer, selon ses forces, l'idéal Juste et l'idéal Vrai.

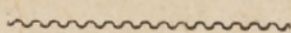
Car sa voix dût-elle, au prix d'une spécialisation

atrophiante sonner plus haute dans le choral perpétuel des anthologies parnasso-sixtines, le poète ne saurait néanmoins se complaire à des vocalises de chapon; et s'il était un instant admissible que l'art eût vraiment en lui-même son but égoïste, le poète dénoncerait, lui, *l'être de sympathie*, à la vindicte sociale, cette classe des artistes la pire des hypertrophies d'une société en déchéance.

Mais cela est absurde; l'artiste, par le fait seul qu'il professe le culte de la Beauté, proclame la Justice et la Vérité; la Vénus de Milo, au dessus des temps et des races, irréfragablement, profère des prophéties d'eurythmies humaines.

Certes, artistes, votre devoir est de persister en votre être, de le soustraire aux contingences amoindrissantes, de l'élever vers l'Absolu, et, ce faisant, vous glorifiez dûment l'humanité dont vous êtes une élite, et la servez d'autant. Mais, évertues, ayez nette conscience de toute la noblesse de votre effort, puisiez dans la vaste solidarité de douleur qui vous enveloppe, la puissance de souffrir mieux et plus profondément pour atteindre à cette extrême angoisse, la haute joie — et léguez aux avénirs reculés une affirmation encore, du Dieu latent, un reflet de sa Beauté, une œuvre d'art.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.



DIEU ¹

L'AGNEAU

Les moines, sur toutes choses, s'appliquent au silence. Quand ils abordent le travail, après matines, parmi ces vapeurs épaisses de la montagne, ils prennent garde que ne se heurtent les râteliers et les bûches.

Dans les cellules, comme au long des grands couloirs, le silence semble une personne magnifique, vêtue de la blancheur des murs, et qui veille.

On la sait puissante. Elle est évidemment la présence diffuse du mystère, présence partout manifestée et pénétrant le corps, se révélant à un sens subtil, encore imprécis, mais déjà sûr. Au dehors elle plane sur les abîmes; elle domine les frissonnements du lac et le murmure de la ville, l'agitation bourdonnante des insectes.

(1) Voir les *Entretiens* des 10 et 25 janvier et 10 février.

Seul devant elle le sonneur se comprend une infime proie. Le silence voit. Il l'affirmerait. Un regard immense couve le moine ; et le sens propre à en percevoir l'influence s'apparente à celui qui, au milieu de la foule attentive pour un spectacle, avertit l'homme qu'une intelligence se sépare de l'attention générale afin de fixer sur lui son observation.

Le regard occulte du silence se localise aussi dans un angle, à l'extrémité des perspectives polies par les marbres des corridors. Et, malgré la plus intense lumière, le vide se doue alors d'une sorte de malice souriante. Du sol quelque chose se lève d'imperceptible et de prévu, quelque chose, une vibration légère ondoyant vers les plafonds. Dès qu'elle atteint les solives, le moine la sait redescendue déjà et remontant à nouveau.

Pour tenter de la définir, de la saisir dans des limites sensibles, il s'étourdissait.

Une dure colère lui vint contre son impuissance à étreindre l'Invisible même le plus proche, celui-là dont le geste l'entourait, dont le souffle le gênait à la nuque, puisqu'il se retournait sans cesse avec la crainte et le courage de le découvrir.

Marchant à travers les couloirs, il lui parut toujours que la mort le terrasserait avant de parvenir au bout du dallage, que le silence aurait humé son âme dans le mystère d'autre vie.

Un après-midi, il fut ainsi très croyant à sa fin immédiate jusqu'à se frapper la poitrine en un *confiteor* hâtif. Vers lui s'avancait, petite encore dans le lointain des lignes architecturales, l'allure nonchalante du F. Siméon. « Jamais, se dit-il, le frère ne m'aura rejoint avant la mort : je vais choir... Et il accourra, en se signant... » Il distinguait les plis de la bure, et l'olive d'ivoire où se nouait la discipline

au flanc du moine à demi incliné en arrière... Le sonneur sentit une forte griffe qui lui trouait la base du crâne, et, par ce trou, toute sa vigueur mentale lui parut se perdre, s'étaler dans l'air en rayons vibrants... Il regarda si le veilleur s'apercevait de cette auréole singulière, la vie échappée faisant la roue autour du crâne... Siméon ne remarquait pas la chose insolite; car il allait avec des sourires, amusé de suivre le rai de lumière rouge que traçait le soleil en apparat contre le vitrail.

Le sonneur se reprit à sa crainte... Il croisa le frère et, sans se dire, tous deux se regardaient, les âmes loquaces.

Siméon semblait compatir au trouble d'Emmanuel. Entre ses yeux élégants de la tristesse se refléta; et il prit en ses doigts, les mains du sonneur, les mains moites et frémissantes... Emmanuel reconquit sa force aussitôt. La puissance hostile du silence qui venait de le soumettre, se fit douce et insinuante pour passer de l'âme victorieuse dans l'âme vaincue. Même le Christ aux membres violacés tordu sur la croix de chêne, attira les regards vers sa seule face de bonté et d'amour.

L'esprit du sonneur s'illumina. La grâce se levait sur lui. Et aussitôt il reconnut la misère de son être, ce manque de foi qui l'avait jeté hors de lui-même en pâture aux Forces suscitées par son évocation.

Aux yeux de Siméon, il relisait l'avertissement terrible: « Le mystère se manifeste toujours quand l'appelle une âme plus puissante que la chair; mais s'il se reflète dans une volonté mal affranchie de la passion humaine, il agite cette lie de l'âme et en trouble la pureté de surface. L'être s'empoisonne de lui-même, avec le levain de péché. Des idées de mort tournent et affolent. La peur terrasse et glace l'évocateur dépourvu de perfection... »

— Mais, dit-il, je n'ai pas évoqué le mystère...

Siméon reprit : « Nous sommes ici sept volontés diverses tendues cependant vers le même amour du Père. Quoi d'étonnant s'il répond à l'appel de ce septenaire de désirs unifiés en un seul vœu? Sans doute, il advient des heures où l'harmonie entière s'établit entre nos efforts... Les sept flammes du candélabre mystique brillent pareillement, sans qu'aucun de nous sache en particulier la gloire atteinte à cette minute précise. Le dieu descend alors et il se révèle par ces courbes et ces ondoiemens du vide, cette parole devinée du silence... Souvent, aussi, la vertu des prières déployée par deux ou trois d'entre nous, compensant la faiblesse momentanée des autres, établit un équilibre qui attire Lui-les-Dieux, Lui-les-Forces, Lui-l'équilibre entre les Forces... et soudain il agit parmi nous devant les deux termes de notre équation volontaire, devant le terme négatif, comme devant le terme actif. Celui qui se laisse surprendre par la grâce, devient son jouet. Pour lui, elle est le rire même de Caïn, le rire mortel de Caïn; car il ne la peut voir dans sa splendeur mais seulement avec les yeux de sa nature hébétée de péché. Le mal qui l'occupe couvre d'illusions sinistres l'apparence adorable et bienfaisante. Il voit la hideur au lieu de la Beauté, le spasme de la mort au lieu de l'essor de libération... Ainsi vous fûtes mon frère, tout à l'heure; et moi, je servis de médium pour transmettre Dieu en vous... »

Ils allèrent ensemble vers le réfectoire. Emmanuel se lamentait sur soi; mais une douceur infinie l'imprégnait, émanant des gestes, des regards de Siméon... et de l'amour croissait en lui par haine de sa bassesse.

Les moines étaient debout devant la table où les

écuelles d'argent s'alignaient remplies d'une soupe épaisse et blanche.

Un convers allait à pieds nus sur le porphyre des dalles ; il versait une sorte d'hydromel dans les verres teintés d'opale et cerclés de filigranes. Mais les frères tournèrent le dos aux mets. Le pénitent dépouillait son froc jusque la ceinture ; son torse apparut zébré de cicatrices rouges et saigneuses.

Au geste du Prieur monté dans la chaire, ils se ruèrent à genoux... les larmes affluèrent à leurs yeux quand ils virent la haire de soies piquantes que le F. Saint-Matthieu arrachait de ses flancs maigres.

L'oraison palpita sur leurs lèvres.

Ensuite le mutisme figea ces faces de cire plissées entre les barbes longues et grises. Il y eut une attente de douleur dans cette salle riche de dons anciens, aux murailles gaufrées de vieux cuirs saures, devant cette vaisselle de vermeil et d'argent, ces verreries armoriées, ces tables sculptées par les vieux maîtres des corporations italiennes selon des corps lascifs de sirènes tordues aux veines du bois luisant.

L'homme à genoux sur le porphyre, tenait en la main sa mince cordelette blanchie et nouée en sept endroits, pour châtier les sept vices.

Une rude toison noire foisonnait au creux de son estomac rentré sous la cage des côtes ; et la chair épeurée du supplice offert se hérissa, se creusa de rides frissonnantes. La corde fit une spire dans l'air en sifflant au bout du poing. Elle s'abattit, cingla. La peau verdit. Une ligne rose enfla sur le dos... quelques gouttelettes rouges éclorèrent au long d'elle, déjà la cordelette se rabattait. Alors les coups se multiplièrent ; et la discipline rapidement menée traça dans l'air des cercles bleus, brillants. Elle devint pareille à une tige d'acier qui coupe la chair de mille entailles

fines, longues, roses. Bientôt des bribes d'épiderme sautèrent sous les coups, et le sang moussa ainsi qu'une crème battue. L'homme fut sous une résille rouge, dont les fils échappés coururent par les flancs. Des gouttes jaillirent jusque sur les poils droits du torse et elles y demeurèrent pendues, telles que des baies à un buisson.

La face du pénitent ne s'intimida point. Seulement les maxillaires saillirent sous les joues, près de les crever tant il serrait les mâchoires. Ses yeux gris dilatés ne clignèrent pas ; ils restaient fixes au Christ crispé sur le bois crucial. Les paupières révulsées par la douleur rougirent plus. Bientôt, sur la cornée, une bulle de sang creva..., une seconde, d'autres ; et le visage aussi fut baigné de rouge...

Il ne s'arrêtait pas. Au contraire le saint délire de son bras activait la flagellation. Et c'était, sur son front, des lueurs de gloire, un orgueil de vaincre superbement la chair, la bestialité du corps, le soldat de Caïn.

Evidemment le frère se dédoublait. La partie subtile de l'être se départissait de la gaine humaine. Il n'était plus en soi. L'âme affranchie par la douleur s'évadait du corps, comme la vapeur monte du glaçon fondu à la chaleur solaire.

Et, pour vaincre complètement, il s'acharna. La corde entourait le torse d'un cercle ininterrompu. L'ouïe des assistants ne marqua plus les coups sinon par les flics et les flocs pétillant dans la boue sanglante du torse incliné. On ne distingua la discipline ni le geste unis d'un seul mouvement giratoire imperceptible en sa vitesse.

La rosée jaillissant de la chair éclaira le porphyre de mille taches claires. Cela lui fit comme un halo tournoyant et rouge à travers quoi le corps s'amincit, se dissipa.

De fait, il finit par s'abattre dans la flaque avec le sanglot d'un râle. Le soldat de Caïn était vaincu, car nulle âme ne sembla plus animer la face de pâleur ni les yeux glauques.

Les moines le mirent sur une civière et furent l'étendre au long des dalles, dans la chapelle, devant l'ostensoir exposé.

Autour de lui, ils prièrent. Le spectacle de cette souffrance persistait terriblement en leurs âmes, tant que les sanglots gonflèrent leurs gorges. Ils se suppliciaient par la mémoire de la pénitence, les yeux fixés sur cet homme inerte, rayé de longues tumeurs saigneuses et violâtres. Mais le vrai martyr était le doute où ils demeurèrent de savoir précisément si, dans l'ombre de la conscience, l'égoïste instinct ne se félicitait pas de la douleur dévolue à un autre. Ils se vouaient à de subtiles analyses pour décomposer le moi, y reconnaître les moindres traces de bassesse. Quand ils se découvraient de la honte, la terreur leur venait aussitôt d'avoir encore échoué aux griffes de Caïn, la terreur de craindre vaines tant de privations, de victoires sur le vice et la nature, d'espérances vers l'union prochaine avec la Cause. Et ils enviaient la souffrance moindre d'être le fustigateur.

Par ce système de pénitence collective, résumée dans un seul corps, ils échappaient à l'orgueilleuse sécurité de se croire en perfection. Pour susciter en soi le résultat de la douleur au moyen des seules forces imaginatives, l'effort ne persistait que difficilement. Il fallait que toute la vigueur volontaire se déployât.

Peu à peu le pénitent se ranimait... On lava ses blessures avec du baume et des sucs de végétaux. Et il se retrouva sous l'armure du froc, très pâle encore, le nez mince recourbé parmi les frisures noires de sa barbe juive. Les frères Ignace et

Jean prirent sous les bras le converti. Il monta lentement les marches du maître autel jusque l'ostensoir, et quand il leva l'hostie avec le soleil de vermeil vers les fronts fraternels, il sembla signifier toutes les races anciennes de l'Orient préparatrices de la gloire chrétienne, faiseuses de dogmes synthétisés dans le mystère de la Croix.

— Comme le cycle se révèle, disait en sortant le F. Ignace à Saint-Arsène. Notre pénitent, pour élever sur nous la bénédiction de l'ostensoir, a revêtu la chape où un agneau se trouve brodé parmi des rayons et des flammes d'or. N'est-ce point là, dans ce symbole de notre foi romaine, le rappel des croyances propres à nos ancêtres aryens, du grand *Agni*, le Jeu védique, force des mondes? Et le soleil de vermeil ne contenait-il pas la sainte chair du Christ devant qui nous disons, frappant notre poitrine : « *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi... Agnus Dei!!* »

Saint-Arsène crut que son âme s'élargissait soudain pour embrasser les âges des peuples, où le Verbe, sous les apparences diverses des religions, s'était développé, un et même.

Et ce lui devint un ravissement.

LE PÈRE

Ils allaient vers la ville, en double file, dans la sévérité noble de leurs frocs.

Les hommes courbés sur la glèbe se redressaient à leur passage pour leur rire à la face, ironiques et les poings aux hanches. Et tout dans leur allure insultante disait : « Voilà ceux qui n'engendrent point et qui prétendent manger Dieu dans des azymes. Mais nous nous sommes affranchis de tels enseignements. Aujourd'hui nous possédons la certitude qu'il n'existe rien de plus haut que l'homme; et nous buvons, et nous mangeons, et nous forniquons à notre aise, insoucieux de l'enfer, et des mensonges du paradis... On nous nommera des êtres libres, et fiers..., et vous des imposteurs des paresseux, ou des faibles d'esprit. »

Les moines passaient murmurant : « O les pauvres esclaves ! quelle pitié nous étreint pour vous. Asservis à chacun de vos vices, vous êtes les manœuvres du ventre et de l'avarice; et malgré cela, la passion ne semble même pas assez fervente en vos cœurs pour inspirer à ces bras durs le courage de la satisfaire. Cupides, luxurieux et goinfres vous laissez des maîtres restreindre, à leur profit, votre cupidité, votre luxure et votre goinfrerie; et paisiblement vous peinez pour d'autres sous le joug de pauvreté, non par amour, mais par lâche peur... O les tristes esclaves ! que de pitié pour vous, dénués même de ces décors

de la pensée qui nous aident à attendre patiemment la mort... »

Ils descendirent de la montagne, heureux des jeunes herbes en atours de printemps, de la poussière tiédissant les sandales.

Frère Jean portait à la réparation sa bêche de fossoyeur.

— En quelle rue, demanda-t-il, trouverai-je un marchand d'équerres? J'ai enfermé par mégarde la mienne dans un cercueil avec le cadavre de cette vieille enterrée dimanche, au cimetière de notre chapelle... Décemment je ne puis rouvrir la bière pour reprendre mon outil. Et, sans lui, je joins mal les planches funéraires.

— Je vous montrerai la boutique, répondit le sonneur. On la trouve à droite de la cathédrale; et ensuite nous irons ensemble chez le forgeron... pour votre bêche et pour mes battants de cloches... Avez-vous oublié l'équerre sur la figure de la morte?

— Sur la figure?

— Oui... la figure de la morte?

— Je ne sais plus en vérité..., mon frère... Il me semble plutôt qu'elle dut rester dans le fond du cercueil, vers la place des pieds.

— A la place des pieds!... L'équerre était-elle bénite, dites-moi?

— Bénite? l'équerre?... Je le crois.

— Alors, ne redoutez-vous pas, pour la morte, l'influence des lignes?

— Que les lignes l'entraînent donc, dans les directions rythmiques... par de là le cône d'ombre où les survivances volontaires se purgent des instincts!... Elle était simple et bonne... Elle peut affronter l'espace hyperphysique, et la contemplation des Forces.

— Amen.

Ils se signèrent tous, et reconquirent le silence.

Saint-Ignace s'était chargé l'épaule d'un sac pour y enfouir les dons quêtés de porte en porte afin de nourrir les pauvres montagnards; et le prieur se courbait sous une hotte énorme.

Au cours du chemin les bruits de la ville gagnaient de l'ampleur. Ils redécouvrirent le lac où les steamers traçaient de long sillages et, par delà, sur les murs candides des Carmélites, les feuillages tendres de leur parc. Le vent sauta tout à coup pour leur apporter l'onde extrême d'un essor des voix virginales. Mais ce fut à peine la douceur d'un instant. La brise s'abaissa sur la perle du lac. Dans les feuillages un bruissement persista seul.

Leurs cœurs gardèrent la précieuse modulation de ce « *Venite... adoremus...* » parvenu jusqu'à eux. Ils s'étonnaient que l'hymne eût traversé la largeur du lac. A peine une ou deux fois l'an on pouvait l'entendre ainsi, dans certaines conditions atmosphériques tout à fait rares.

Saint-Arsène tressaillit... et ils activèrent encore leur marche, avec la témérité des soldats avides d'aborder l'ennemi par peur de faiblir avant le choc.

Ils cotoyèrent de hautes roches qu'argentait la lumière. Au détour ils devaient apercevoir la ville, les portes, les bornes, les citoyens. Et tout se rapprochèrent du sacristain, dernier venu parmi eux, pour défendre de leurs présences le frère le moins aguerri. Saint-Arsène cessa de tressaillir. Les ciboires et les patènes qu'il portait chez l'orfèvre rafraîchirent ses mains, à travers leurs minces gaines d'étoffe; quelque chose s'immisça en lui de la sévérité robuste et clémentine inscrite sur les visages fraternels. Il se redressa contre l'épreuve proche. En une seconde les déboires de la vie, les magnifiques galas d'âme connus durant cette pre-

mière année de cloître passèrent dans sa mémoire et vivifièrent son courage.

Il y avait au pan de la roche extrême un bouquet de fleurs jaunes et rouges. Il devina que, passé les fleurs, il aborderait le spectacle de la fièvre humaine. et il eût voulu ralentir le pas, et il eût voulu le presser aussi. Le baiser de la vie le tenterait-il encore ? Aurait-il le même goût pour les visages des femmes et la volupté des parfums ? Il était plein de crainte et d'espoir d'y céder. Dans sa poitrine les organes battirent en tocsin. Les images des débauches anciennes dansèrent parmi ses pensées. Il les écarta malaisément, étourdi par ce miasme étrange que dégorgeait déjà la cité tonitruante, ce cœur palpitant de Caïn, avec ses bruits de forge, ses rumeurs de peuples, ses musiques barbares.

Quand on approcha de la touffe de fleurs, seuil du Profane, les moines, sur un signe du prieur, s'arrêtèrent le laissant aller. Alors il eut un frisson d'enfant peureux. Des larmes piquèrent ses yeux, et il se retourna comme pour les implorer, ne sachant aussi s'il ne ferait mieux de courir au gouffre, de replonger dans les eaux du vice son âme reptilienne.

Il ne marcha plus. D'un regard vague il considérait le sable de la route, et une sorte de colère l'émut contre le groupe des moines qui l'observaient.

Son poing se serra. Ce fut un conflit atroce.

Il se rappela la moiteur des maîtresses pâmées, les sanglots des amantes cachant leur ivresse dans les chevelures éparses, la joie brillante des festins, le plaisir de triompher par la parole et par le fer contre les concurrents, et les sursauts charmants du cœur surpris par le murmure admiratif d'une foule écoutant son œuvre...

Le souci d'atteindre Dieu valait-il de telles délices ?

Les moines ne mentaient-ils pas, fous sublimes et impuissants? Il entendit la foi gronder en lui. Les premiers pasteurs védiques allumant le feu sacré sur l'autel de pierre, il les entendit prononcer le nom divin d'Agni, il les vit attendre en extase le Mouvement, que l'Energie se manifestât dans la flamme provoquée. Agni brilla et puis il fut Brahma, le Père, Varuna, le Ciel, l'Ouranos des Héliènes, le Dyaus Pitar des Aryens, le Dzeus Pater, le Jupiter des Latins, le Père qui est aux Cieux, le Père, la Cause... Le nom presque n'avait changé. Sous tant de formes humaines le rythme s'était perpétué, personnel et vivant à travers les histoires. L'humanité n'était qu'un membre de Dieu, une efflorescence de la planète en gésine, cherchant à enfanter à l'image du principe créateur... Et lui, il était de ceux élus par le sort pour faire resplendir en son âme la merveille de la contemplation première, l'idée de Taveh-Ælohim, le Père des Rythmes, la sèmeur de mondes.

Ne connaîtrait-il pas la possession des Forces attirées par l'aimantation sainte de son cerveau tendu vers elles, comme un sceptre viril, et les tentant pour qu'elles se pâmassent dans l'étreinte de son esprit? N'écouterait-il pas sangloter les anges cachant leurs pudeurs dans les chevelures des comètes, et virant selon les orbites de la gravitation universelle? Ne mangerait-il pas la science elle-même? Ne triompherait-il pas du soldat de Caïn, son corps, par les paroles du savoir et le glaive de la pénitence... Et ne l'admiraient-elles pas ses vieilles erreurs, quand il leur montrait son œuvre nouvelle : la lumière de la Gnose?

Maintenant ses yeux ne pleuraient, plus mais ils fixaient la profondeur du ciel où lui semblaient jaillir comme deux courbes d'or les lignes prolongées du ciboire retenu entre ses bras.

Il se retourna vers les frères dont les regards souriants convergeaient sur lui.

— Ne marcherons-nous pas, dit-il, devers Caïn?

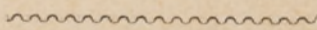
Leurs figures lui semblèrent lumineuses et diaphanes, leurs barbes agitées comme des flammes, et les corps en telle transparence que l'on voyait le lac et les montagnes par le travers de leurs bures.

Mais l'illusion soudain cessa. Il firent le geste de s'entrelacer les mains et se remirent en route.

Le sacristain les précéda, le visage tourné vers eux, vers le prieur qui fermait le cortège en portant sur son dos l'humble hotte des quêtes.

(*A suivre*)

PAUL ADAM.



CHARITÉ

Deux enfants bien mis — le frère et la sœur — jouaient auprès d'une fontaine, un matin d'été sous ma fenêtre, lorsqu'un mendiant, une béquille à chaque aisselle, péniblement s'approcha. Sous le clair regard des bambins il tâchait à se baisser pour recueillir un peu d'eau en sa main tremblante, quand, d'un geste gracieux, la fillette éleva jusqu'aux lèvres du pauvre homme un petit seau de fer-blanc qu'elle venait d'emplir et le soutint, patiente, tout le temps que le paralytique mit à se désaltérer. Puis sans en renouveler l'eau elle fit boire son petit frère, but à son tour et s'enfuit. Un long moment le loqueteux resta là, écroulé sur ses béquilles, tout bête d'émotion. Les petits étaient déjà loin qu'il essayait encore de soulever sa casquette pour remercier, et ses yeux humides et ses lèvres tremblantes disaient la reconnaissance de son cœur. Ces quelques gouttes d'eau, en même

temps qu'elles avaient éteint sa soif étaient tombées comme une rosée céleste sur son âme aigrie de vagabond. Tous ne le méprisaient donc pas, tous ne le repoussaient pas puisqu'il avait vu la bouche rose des deux enfants se poser où s'était posée sa bouche à lui le sans famille, à lui le déshérité.

Où trouver un plus bel exemple de vraie charité, de cette charité toute d'amour et de délicatesse, douce comme une caresse et bienfaisante comme un baume et qui endort les souffrances morales en même temps qu'elle apaise les besoins physiques. C'était, aux temps évangéliques, la charité sublime de Jésus. Recherchant les humbles, il vivait en l'ordinaire compagnie de gens de rien, de pêcheurs, voire de courtisanes et de larrons. A toutes les faiblesses, à toutes les douleurs humaines il versait l'inépuisable sagesse de son esprit, l'ineffable amour de son cœur, et sa parole savait se faire douce aux remords du coupable, comme sa main légère aux plaies du lépreux. Sans rien posséder jamais, il fut de tous les hommes le plus charitable, car il se donnait lui-même, il se donnait tout entier aux foules avides qui suivaient ses pas. Cette charité c'est encore, aujourd'hui, celle des malheureux entre eux, des pauvres d'esprits, des innocents, des enfants. Mais ce n'est pas la vôtre, à vous les gens du siècle, les puissants, les admirés, les parvenus, les malins, les heureux, les riches. Et d'amères réflexions surgissaient en moi à l'instant même où je bénissais cette gamine pour la gorgée d'eau que, d'une façon si naïve, elle avait offerte à l'estropié ! Je songeais qu'une fois grande cette enfant de riches, élevée par des riches, ne tremperait plus ses lèvres dans le verre du pauvre, et je songeais à cette chose que, dans les chroniques mondaines, on appelle aussi Charité et qui est Infamie !

Chaque hiver, en chaque pays, par centaines de

milliers, les miséreux souffrent du froid et de la faim. Mornes, ils vont par les chemins, une lueur de fièvre au fond des yeux. Sous la neige, sous la bise, ils se hâtent vers les villes où, le soir, on les voit, comme des ombres, rôder silencieusement derrière les vitres rougeoyantes des cafés. Jamais leurs guenilles ne les plient tout entiers. Leurs jambes flageolent. Leurs pieds hésitent et cherchent où se poser, et chaque pas leur arrache une grimace de douleur. Et ceux qui, las d'aller, s'affaissent au bord des routes, ne se relèvent plus.

Mais ont-ils le droit de se plaindre les sans-logis, les guenilleux, les claque-dents? De partout ne leur vient-on pas en aide? Oh! sans doute. Ils mangeront s'il gèle assez fort pour qu'au champ de patinage d'élégants sportsmen organisent une fête. Ils se chaufferont peut-être si les concerts et les ventes réussissent, si les chanteurs savent plaire et les jeunes Beautés des comptoirs vendre bien cher leurs œillades aux vieux décorés qui viennent acheter là quelques menues faveurs.

Qu'a-t-elle à geindre la pauvre qui sanglotait tout à l'heure une romance d'amour, accroupie maintenant à l'entrée du pont, vaincue par la gelée? N'est-il donc pas passé près d'elle, au sortir du confessionnal, quelque pénitente coutrite et qui veuille, d'une aumône, racheter ses fautes? Ce sera sans doute pour demain et, là-bas, dans la mansarde, les petits, une nuit encore, resteront le ventre vide!

Et toi, la vieille lamentable, qui agonises en ton grabat, tu auras peut-être ce soir des soins et quelques remèdes, si la dame patronnesse de l'Œuvre qui te veut du bien ne s'est pas attardée trop longtemps chez sa modiste...

Et voilà de quoi dépendent, chaque jour, des mil-

liers d'existences ! De votre bon plaisir, de vos vices ou de vos lubies, à vous autres riches. Après cela que les badauds s'extasient ! Que les chroniqueurs à gages célèbrent, à tant la ligne, vos louanges quand vous daignez vous amuser pour permettre à d'autres de ne pas crever de faim ! Ce n'est pas ce qui nous empêchera de vous le dire en face : Votre charité est une chose hideuse et tout s'y trouve, sauf l'amour du pauvre. C'est à lui seul que vous devriez penser quand vous lui jetez votre obole, à ses souffrances, à ses tortures, à la faim qui le mord au seuil de vos cuisines, au froid qui le raidit sous les fenêtres de vos fêtes, et c'est à cela seul que vous ne pensez point !

Vous donnez par gloriole et pour paraître généreux, ou par bon ton et parce qu'on vous habitua jeunes à jeter l'argent sans compter. Vous donnez parce que les commandements de votre Eglise vous y obligent et qu'ainsi vous croyez mériter le ciel. Vous donnez parce que les élections approchent et qu'à tout prix il faut vous faire une popularité. Vous donnez enfin parce que c'est une occasion de fêtes et de plaisir, et qu'il fait bon, par exemple, — n'est-ce pas, Mesdames ? — se retrouver, une fois la semaine, à l'ouvrage de l'OEuvre entre femmes distinguées.

Jamais d'ailleurs, suivant l'admirable précepte du Nazaréen, votre main droite n'ignore ce que la gauche donne, et rarement ne se desserrerait votre bourse, n'était le plaisir de vous voir en belle place dans les feuilles à la mode. Cependant, moins que tout autres, vous ne devriez, vous, les riches, tirer vanité de votre aumône, car vous n'avez pas le droit de la faire. Elles ne vous appartiennent pas les quelques pièces de monnaie que bruyamment vous jetez parfois aux souffrances de vos frères. Et tout entières vos scandaleuses fortunes ne sont pas à vous. Vos

hôtels et vos châteaux, vous les avez volés et vous les volez chaque jour à ceux qui n'ont pas un abri où reposer leur tête. Vos repas somptueux, vous les volez à ceux qui, depuis des années, n'ont pas un jour mangé leur saoul. Les joyeux ébats de vos enfants, le sourire heureux de vos épouses et leurs caresses parfumées, vous les volez à ceux qui tuent leur femme et leurs petits pour ne les plus voir souffrir. D'un mot toutes vos jouissances vous les volez à ceux qui pâtissent et votre superflu à ceux qui manquent du nécessaire. N'en déplaise aux juges de profession c'est chez vous qu'il faut aller pour comprendre le vrai sens de ce mot vol. Il n'y a que vous, riches, qui puissiez commettre un vol et non pas celui que le besoin pousse à prendre chez le voisin ce qui lui appartient déjà.

La charité, la vraie, celle qui consiste à se dépouiller soi-même pour autrui, vous ne la pratiquez donc jamais puisque vous devez déjà ce que vous semblez donner. Vos aumônes, tout au plus, sont de partielles et d'infimes restitutions, quand, pour avoir le droit de vous dire charitables, il faudrait la faire complète cette restitution que depuis si longtemps vous devez à la masse sociale. Et devant la profondeur, devant l'étendue des misères ne l'auriez-vous pas faite déjà si votre bienfaisance n'était pas toute mensonge et hypocrisie. Si c'était vraiment l'imagination vive des souffrances humaines qui vous poussait à donner, ne souffririez-vous pas à penser que la charité jamais ne connaîtra toutes les indigences, jamais ne les pourra secourir toutes? Et ne voudriez-vous pas dès lors faire cesser le mal en en supprimant la plus évidente cause, en renonçant une fois pour toutes à l'accumulation de vos biens!

Mais dans l'état d'abjection morale où vous a

plongés peu à peu l'âpre soif du gain, ces mots de misère et de charité n'ont pas tardé à prendre, en votre cerveau, d'autres significations. La misère des autres n'est plus un mal dont il faille s'attrister, mais, tout au contraire, pour vous le plus grand des biens. C'est elle qui vous permet, à vous, d'être riches, c'est d'elle qu'est faite votre opulence ; c'est la terre où poussent vos plantureuses moissons. Et la charité, tout naturellement, consiste, pour vous, à prolonger indéfiniment cette précieuse misère. C'est un calcul plus ou moins conscient de comptabilité sociale. Avant tout, commerçants habiles et banquiers retors, vous sacrifiez une partie de votre avoir pour ne pas en perdre le tout. Refuser trop longtemps aux affamés le morceau de pain qu'ils implorent, ce serait — vous le savez — la révolte à brève échéance et du même coup l'irrémissible chute de votre ploutocratie. C'est à cette pensée, mais à cette pensée seule, qu'à regret vos griffes entr'ouvertes laissent tomber quelques deniers. Quand, aux lèvres blêmies des crève-faim, vous devinez que la prière va se changer en menace, vite vous jetez votre obole, comme au dogue une bouchée de viande, — pour pouvoir passer.

Voilà pourquoi, riche, nous ne te maudissons jamais plus âprement qu'en tes largesses. Nous aimerions mieux te voir sourd aux gémissements des pauvres et leur refuser les miettes de tes tables ! Ne crains rien : ce n'est pas nous qui te sommerons — comme certains naïfs — de répandre en aumônes ton superflu. Nous savons trop que l'or est en ta main de la corruption monnayée. Nous savons trop qu'il est ton arme formidable et plus efficace mille fois que les baïonnettes et les canons de l'armée, ta mercenaire. Nous savons trop que tu t'en sers pour retarder

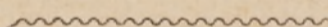
l'heure, sainte et réparatrice, où les affamés viendront, sans que tu les invites, s'asseoir à ta table. Garde-les donc bien, tes écus, garde-les bien par devers toi, presse-les contre ta poitrine, fais-en des piles et des monceaux : plus ils seront énormes, mieux ils t'écraseront de leur poids au jour des vengeances suprêmes ! Et ce jour viendra, n'en doute pas. Aux temps évangéliques on te le disait déjà : « Tes richesses sont pourries et tes vêtements sont rongés par les teignes. Ton or et ton argent sont rouillés et leur rouille s'élèvera en témoignage contre toi et dévorera tes chairs comme un feu ! »

A cette heure que Jacques annonce, en vrai prophète d'Anarchie, la multitude sombre des vaincus, des humiliés, des meurtris, tous ceux qui se prostituent aujourd'hui et tous ceux qui rampent ne se prosterneront plus à tes genoux, ne s'aviliront plus en la basse convoitise de tes privilèges. Ils relèveront la tête sous l'affront de ton aumône. Et lorsqu'en l'affollement de la ruine prochaine, tu voudras conjurer l'orage en promettant de l'or, ta voix étranglée par l'angoisse se perdra sous l'immense clameur des haines séculaires. Tu auras beau traîner, pour les montrer à la foule, tes coffres lourds d'argent, tu auras beau les vider aux pieds des insurgés : ce sera trop tard. Ils monteront, monteront sans cesse comme une mer qui déferle. Et ceux là qui, hier encore, humblement tendaient la main, ne se baisseront même plus pour ramasser l'or que l'épouvante, à pleines mains, te fera verser.

Car ce n'est pas à la seule conquête du pain que marcheront alors les Révoltés. Ils iront t'arracher le droit d'être des hommes libres, de manger, de se vêtir sans rien te devoir. Ils auront enfin compris que le bonheur réside dans la conscience qu'on a de se suf-

fire à soi-même, de vivre par soi-même, et pour soi-même. Ils auront soif d'indépendance et de dignité. Et c'est pourquoi à jamais ils t'anéantiront, toi et l'ignoble société où tu règnes, afin que jamais plus ne recommence l'esclavage où tu les tiens de par le droit de ta richesse.

CHARLES ALBERT.



LE MIRACLE

Après s'être endormi dans la sérénité quiète du matérialisme, le siècle se réveille brusquement avec la fièvre du merveilleux. Nous assistons aujourd'hui à ses tressaillements maladifs d'inquiétude. La fenêtre bien close sur l'au-delà s'est ouverte toute grande et, dans la maison aux solides charpentes, aux toits bas, aux meubles propices, dans la maison obscure et commode du positivisme et de l'incrédulité se ruent non pas seulement les nobles messagers du Mystère, mais les chimères, les superstitions, — ces délires qui sont le prodrome des extrêmes décadences.

En ses derniers jours de gloire latine, Rome, nous disent les historiens, était pleine de fantômes. Paris est maintenant hanté d'esprits frappeurs, d'astrologues, d'envoûteurs, de chiromanciens, — des bateleurs enfin de la plus vile magie. Mais ces exploiters de la curiosité et de la bourse publiques ne font tout au

plus concurrence qu'aux tireuses de cartes et aux somnambules. Là ne réside point ce que les anciens adeptes appelaient, avec une sainte emphase, « la science divine », car la loquacité générale excitée n'aboutit à peu près partout qu'à des bégaiements d'ignorance ou à des palinodies de songe-creux.

C'est qu'on ne veut pas aller aux définitions, c'est qu'on redoute la netteté, c'est que, traitant de ces sujets extraordinaires, en cherche à étonner beaucoup plus qu'à faire comprendre et à faire approfondir.

En somme, les phénomènes anormaux qui éveillèrent l'attention des plus sceptiques, — phénomènes soit du magnétisme, soit du spiritisme, soit de la magie — c'est pour leur apparence miraculeuse qu'on les a choyés, adornés, répétés aux quatre coins du reportage ou de la chronique.

Reculer les confins de la science? peu importe, Rafraîchir ses spleens à des prodiges ambigus, à des perversités plus intenses et plus nouvelles? cela oui.

C'est le goût du miracle qui renaît; il disparut avec la foi, il reparaît avec l'ennui.

*
* *

Il y a trois façons de considérer le miracle : le point de vue catholique, celui de Renan et des positivistes, celui des ésotéristes ou des mages.

Le catholicisme a défini, classé, expliqué les miracles. Etroitement, mais avec logique, inexactement, mais avec clarté.

Laissons parler les théologiens (1).

(1) Je me suis servi, surtout en le condensant, du livre du Sulpicien Bonal : *Institutiones theologicae* (tome I^{er}).

« Le miracle, disent-il, est un fait qui, sur quelques points, tombe toujours sous les sens ; en lui-même il est naturel, mais il est produit *en dehors de l'ordre de toute la nature créée* et pour une fin spéciale.

« Vertus » — tel est le nom des miracles qui excèdent les facultés naturelles ; ceux qui manifestent quelque vérité ou quelque grâce sont dit « signes » ; les plus excellents sont appelés « prodiges ».

« En quoi le miracle se différencie-t-il du prestige et de la magie ?

« Le prestige n'est qu'une illusion des sens ou de l'imagination causée par un agent naturel, mais invisible et doué intelligence ; quant à la magie c'est l'art d'accomplir des phénomènes extraordinaires soit au moyen des forces occultes de la nature, soit par une secrète adresse, soit de par l'intervention des démons. Exemple : les faits magnétiques et les tables tournantes.

« Les miracles sont externes comme la résurrection d'un mort, internes comme une science ou une sainteté suréminentes ; du premier ordre, si, en eux-mêmes ils surpassent les forces de toute la nature créée, de second ordre, si, allant au delà de la nature et de l'humanité, ils ne s'élèvent au dessus des énergies angéliques ou démoniaques qui par les circonstances. ambiantes et dans leurs importantes conséquences. Exemple : la promenade d'un homme sur l'eau ou dans l'air. Les miracles sont encore physiques, intellectuels ou moraux selon qu'ils violent l'ordre de la nature, celui de l'intelligence, ou celui de la volonté. Les miracles physiques ne sont point difficiles à citer ; la prophétie est un miracle intellectuel et tout projet se réalisant en fait, quoique irréalisable selon la puissance accordée aux hommes, est un miracle moral.

« Deux objections des rationalistes prévues et

repoussées à propos de la possibilité des miracles :

« Les miracles sont-ils opposés à la constance des lois naturelles ? Non, car ces lois sont contingentes. Certains effets peuvent donc être produits en dehors d'elles. D'ailleurs, la constance de ces lois n'est connue que par induction ; l'induction établit qu'elles sont infrançhibles, *à moins qu'une cause supérieure n'intervienne.*

« Peut-on prétendre que les miracles soient opposés aux divins attributs ? Non, ils ne répugnent ni à la Puissance, ni à la Sagesse, ni à l'Immuabilité. C'est la puissance de Dieu qui opère dans les miracles ; sa sagesse est prouvée par eux puisqu'ils servent à sa propre gloire et aux fins de l'univers ; quant à son immuabilité, elle n'est en rien atteinte, car de toute éternité, et par un acte simple, Dieu veut, voit et produit les faits naturels et les surnaturels.

« On reconnaît un miracle.

« 1° A ce qu'il dépasse les lois physiques humaines. Il suffit de constater s'il y a, entre le fait observé et la loi admise par les hommes, incompatibilité.

« 2° A ce qu'il ne peut être attribué au démon ; un miracle peut être attribué au démon, s'il satisfait une curiosité sotte et puérile, s'il fomenté la corruption, s'il pousse les hommes à l'infortune, si, dans son allure, il y a quelque chose de cruel, de vain, d'obsène, de superstitieux et de menteur, si ceux qui l'accomplissent sont des instruments de Satan, si ce prétendu miracle entre en lice, vaincu d'ailleurs, avec des faits divins plus splendides.

« 3° A ce qu'il ne peut être attribué qu'à Dieu seul.

« Dans Luc, il est dit : « Point de bon arbre qui porte de mauvais fruits. » Donc, sera vraiment miracle le phénomène qui tend dans sa fin à la gloire de Dieu et à la félicité des hommes, qui incite à la vertu et renverse le péché, dont l'aspect s'orne de majesté reli-

gieuse, et dont les auteurs se recommandent par la sainteté et la paix de l'esprit. »

Telle est l'opinion des théologiens. Elle est prudente, entière, forte, mais il lui manque, à ce qu'il semble, quelque base vivante, des assises qui ne soient point que des abstractions.

En somme, catholiquement, Dieu lui-même et lui seul accomplit les miracles. Dieu est l'unique thaumaturge et l'homme à qui l'on pourrait attribuer la faculté des prodiges n'est, par ses prières, qu'un intercesseur.

Ceci reste haut et noble, mais le penchant de l'Eglise à poser le miracle comme le viol d'une loi établie, me paraît dangereux pour elle, car les esprits s'habituent de jour en jour à considérer les faits extraordinaires comme l'accomplissement de lois inconnues et non point comme la dérogation de l'ordre du monde. Dieu lui-même agissant directement et tout à coup, choque notre certitude de l'ineffabilité divine qui, trop profonde, ne peut arriver jusqu'à nous que par ses éons, ou, dirai-je plus clairement, par ses émanations incessantes. Il y a quelque chose qui répugne à notre raison et à notre foi, en la brusque intervention, dans le temps et dans l'espace, à un moment précis, à un lieu spécial, de celui que nous avons appelé l'Incommensurable et l'Eternel.

* * *

Les rationalistes tels que Voltaire ou Jean-Jacques, les exégètes comme Renan et les positivistes comme Comte, ont battu en brèche, le miracle en général, et surtout le miracle catholique.

Je ne m'arrêterai guère aux objections d'Arouet et de Rousseau. Ils s'appuient sur le bon sens qui n'est

que la raison inférieure et les théologiens, avec une subtilité plus aiguë, échappèrent à leurs coups de masse. Tout au plus les arguments contre le miracle s'incrustèrent-ils dans la cervelle exigüe des pharmaciens de province et des radicaux de café.

Quant aux positivistes, tout en voyant d'un très mauvais œil le miracle, ils gardent sur le mystère une prudence telle qu'on ne peut constater qu'une incompetence consentie.

Mais Renan, qui dans les séminaires aiguë sa révolte savante, plaça sur le terrain positif et expérimental la discussion. Il savait bien que là le bataillon sacerdotal faiblirait, ignorant les ruses d'une stratégie nouvelle.

Voici, si je m'en tiens à ses dialogues philosophiques, l'opinion du disciple de Hegel.

« En analysant, affirme-t-il, ce qui se passe dans les parties de l'univers ouvertes à nos investigations, nous ne saisissons aucune trace de l'action d'êtres déterminés, supérieurs à l'homme et procédant, comme dit Malebranche, par des volontés particulières. »

Si cela était, continue-t-il, nous verrions l'innocence récompensée et le vice puni, tandis que « la nature est d'une insensibilité absolue, d'une immoralité transcendante, si j'ose le dire. L'immoralité de l'histoire et l'iniquité inhérente aux sociétés humaines ne sont pas moindres. La société, quoi qu'on fasse, sera toujours dans l'impossibilité d'être juste. » Cependant certains hommes croient à des dieux bons et protecteurs?... Renan réplique aussitôt qu'ils ne sont pas initiés à « l'esprit scientifique. »

Du miracle à la prière le chemin est court. « Je ne nie pas la prière, reprend-il, comme hymne mystique. Tout acte d'admiration, de joie, d'amour, est une prière en ce sens. Mais la prière intéressée je la rejette comme

une injure faite à la divinité : « *Tenui popano corruptus osiris.* » — A son avis, lorsque l'on considère le témoignage des ex-voto, on ne tient pas assez compte de ceux qui se sont noyés malgré leurs vœux. En somme, « on prie depuis le commencement du monde et on n'a jamais eu la preuve qu'une prière, un vœu, aient été suivis d'effet. »

Pour Renan, le Dieu est immanent à la nature, il n'existe point encore entièrement, car il n'est ni bon ni juste; le miracle ne peut exister raisonnablement, car on n'en a pas toute l'assurance expérimentale désirable, et il faudrait, pour qu'il entre dans le domaine de la science, qu'il soit contrôlé par une commission de savants. Par exemple, on choisirait deux salles d'enfants frappées de la même maladie. Et l'on prierait pour les uns, tandis que les autres ne recevraient aucuns soins surnaturels. Quelle serait la salle où le plus grand nombre seraient le plus vite soulagés?

Malgré tant de spéciosité ceci n'apparaît pas d'une très solide critique.

Ernest Renan affirme qu'il ne voit pas dans l'univers des traces de volontés particulières, en dehors des hommes. Libre à lui; mais — et je ne parle pas ici de la légende — toute l'histoire est remplie de la présence providentielle dans le bien ou fatale dans le mal, d'êtres jaillis sur la terre aux moments critiques et se manifestant soit par leur suggestion invisible (les voix de Jeanne d'Arc), soit par leur conseil évident (ces ancêtres que les premières populations du Mexique virent marcher à leur tête dans leur suprême combat avec les races qui allaient les anéantir). Les procès de sorcellerie, des plus nombreux et les plus étranges, témoignent de volontés indépendantes de celle de l'homme et la dirigeant, ayant sur la matière la plus merveilleuse influence. L'histoire des saints, même la

plus moderne, cite l'intervention incessante des anges ; — et tous les peuples on cru aux dieux, bienfaisants ou malfaisants, aux ancêtres, aux esprits.

A l'affirmation gratuite d'Ernest Renan, il est possible d'opposer d'innombrables affirmations contradictoires.

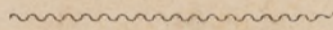
Je ne crois pas autant que lui non plus à l'immoralité de la nature ; je sais bien que ses fluctuations sont immenses et que sa justice est parfois lente, mais il serait vraiment trop simple que la vie ressemblât à ces drames de la Porte-Saint-Martin et de l'Ambigu où un cinquième acte réparateur ne tarde pas à punir le traître et à rétablir à sa légitime place le vertueux... D'ailleurs nous ne sommes point encore au cinquième acte de ce drame immense de l'univers. A peine si nous assistons à quelques répliques et nous voudrions juger de l'ensemble ! Voilà bien cet orgueil scientifique qui enivre nos modernes prophètes athées... En tous cas cette idée d'une sanction, d'une justice, ne me semble pas innée dans le cerveau de l'homme à ce point que les exemples de la vie, s'ils lui étaient si opposés, ne l'en arracheraient pas. Les nations pieuses, dit Renan, sont souvent battues par celles qui le sont moins, il est beaucoup de noyés qui sans doute avaient prié la Madone. Mais cela ne prouve rien ; car combien de fois les prières et les rites religieux n'ont-ils pas entraîné à la victoire d'autres peuples, et des milliers d'hommes se sont crus sauvés par une sincère supplication. Tel fait pris isolément n'a aucune force probante. Tout au contraire, si j'interroge l'histoire dans ses grandes lignes, je vois les empires grandir par la pratique du Bien et l'amour de la Vérité, alors que la corruption morale est toujours le signe de la Décadence et précède l'invasion saine des Barbares.

Les Carthaginois, insinue notre philosophe, avaient

éprouvé l'efficacité de la prière, mais tout le monde reconnaîtra qu'ils ne priaient pas de vrais dieux et l'on ne peut tirer une conclusion, profitable au miracle, de leur expérience. Il y a là un détour de raisonnement qui n'est point pour me plaire. Les dieux des païens ne sont des faux dieux que pour des catholiques sectaires. Les forces conscientes qui gouvernent la planète se préoccupent peu du nom qu'on leur accorde et un vœu fait par un cœur simple et véhément à Tanit a la même valeur qu'une prière adressée à la Vierge. L'important est d'accorder la volonté de l'humain suppliant avec la volonté du Divin Supplié.

(A suivre.)

JULES BOIS.



Critique des Mœurs

Les dramaturges manquèrent généralement d'indulgence pour le Père. Au xvii^e siècle, Géronte est toujours ridicule. On le berne. On le vole. On s'égaie de ses douleurs.

Depuis les Droits de l'Homme, la comédie offre, pour qu'on applaudisse, des fils et des filles, en révolte contre les remontrances de leurs ancêtres et avides d'épouser, malgré les avis d'expérience, des pauvres, des bâtards.

Au bout de tirades copieuses, l'enfant généreux emporte la sympathie du public, ému du cas scénique, mais non convaincu jusqu'à utiliser les leçons du tréteau.

Encore qu'il lui donne du bon sens, le créateur de *Monsieur Poirier* lui laisse la tare d'un républicanisme colère et bêta, d'une vanité sotte. Nous avons connu le *Père Prodigue* et le cynisme fat de M. de Camors, testataire.

Très peu de pièces analytiques mirent en valeur la souffrance de l'homme parvenu à l'automne de la vie, et qui se doit de préparer, pour des enfants rebelles, la voie du bonheur.

Le récent théâtre, celui de M. Antoine, par exemple, accable le Père, plus qu'on ne le fit jamais. Il le charge de tous les péchés du siècle. Il le montre cupide et paillard; et, si les enfants ont perdu leur générosité déclamatoire de l'ancienne mode, les intérêts

qu'ils expriment ne le cèdent, pour la vilenie de l'égoïsme, qu'à ceux des ascendants.

De fait les jeunes âmes de ce temps paraissent nanties d'un scepticisme assez solide à l'égard des idées d'apparat.

Les acteurs répercutent en leur langage les sentiments nouveaux des altières jeunes filles et des jeunes hommes chevaleresques.

Ce doit être là un motif de méditations assez sinistres pour le Père, soit qu'il ait sacrifié sa conscience à sa fortune; soit qu'il ait, au contraire, gardé intégralement l'héritage d'idées hautaines que lui légua sa race.

Car, dans le premier cas, il comptait ses transactions et ses déchéances pour momentanées. La difficulté franchie, il réparerait sa faute, et n'entreprendrait plus rien que de strictement honnête. Au moins, ses fils n'auraient pas à encourir les mêmes alternatives. A l'abri de la nécessité, ils se pourraient tenir dans le luxe de l'honneur. Malheureusement il advient que les enfants, dès l'heure de l'adolescence où s'exaltent les instincts, cherchent autour d'eux les exemples qui justifieraient la soif de jouir. S'ils les deviennent, ils les imitent. Et le Père se lamente.

Le second cas psychique intéresse mieux.

Un homme de petite noblesse ayant fêté raisonnablement, s'est marié vers la trentaine, avec une jeune fille de rang pareil, élevée dans les habitudes pieuses. La fortune moyenne n'a pas permis que l'épouse se développât parmi les parades coûteuses du monde. Une prompte et double maternité l'a vite asservie aux devoirs du foyer. Par peur d'amoinrir la dot de la fille, l'avoir du fils, on a vécu dans le château, loin des tentations citadines.

L'orgueil de l'épouse, ignorant les choses, s'est heurté contre l'expérience ironique offerte par le mari. Dieu l'a vite reprise à ses affections, comme le seul confident digne de sa fierté.

Et après trois ou quatre ans de mariage, l'homme se retrouve seul, dans le plein été de sa force, trop sage pour tenter encore les joies de jeunesse, trop seul pour ne pas s'attrister sur le sort. Que les enfants, au moins, connaissent plus de bonheur, dit-il. Attribuant le malaise à la médiocrité de sa fortune, il s'applique à gagner pour que la vie resplendisse autour de sa descendance.

L'usine s'élève au bout du parc. On extrait la soude du varech. Les misérables pêcheurs dépourvus de tout dans leurs cabanes de la plage, il les transforme en travailleurs industriels. Par là il double, triple leur gain premier. Les choses réussissent. Une cité ouvrière s'élève; un hôpital se fonde. La population décuple. Les pauvres des villes avoisinantes apportent leurs forces à l'entreprise. Dix, quinze années passent. L'homme a reporté sur les peuples l'amour voué jadis à l'épouse. La fanfare des ouvriers sonne le

triomphe de ses espérances. Regardera-t-il en arrière ? L'été achève de se consommer sans qu'il ait su la fuite du temps parmi tant de labeur.

Cependant il est robuste ; la fierté de son œuvre l'a conservé jeune. Ces hommes du pays autrefois si misérables vivent mieux. Leurs familles croissent dans la propreté du Coron. Il y a partout des braves femmes un peu lourdes qui cultivent les légumes en chaque petit jardin, et une armée d'enfants réjouis trottant vers l'école, léchant les confitures des tartines. Les villes prochaines n'ont plus de mendiants.

Au début il ne souhaitait pas davantage et si, maintenant, il lui plairait de construire des gymnases, de libérer avec une retraite les soudiers de cinquante ans, de fabriquer le pain à meilleur compte, de réduire à dix heures la journée de travail et d'élever aux frais de la Compagnie toute la progéniture du coron, il pense en souriant que le délir de l'homme ne se pose pas de limite et qu'il doit d'abord se féliciter du résultat acquis.

Cependant sa fille atteint l'âge nuptial ; le fils, sorti de Saumur, a terminé son engagement d'officier...

L'épouse austère se donne toute à la dévotion ; mais il l'admire plus pour cela avec une sorte d'humilité en avouant tout bas son manque de vertu... Ne regarde-t-il pas encore avec une complaisance singulière l'amie de sa femme, cette jeune dame ruinée qu'ils recueillirent et dont le dévouement inlassable veille à l'économie de la maison ?

Mais d'autres préoccupations le saisissent. Les créanciers de son fils réclament. Il faut payer encore. Le fils est aimé. L'amour épuise la bourse. Un billet protesté revient, puis un autre. Le Père s'inquiète. Il interroge le jeune homme. Cet esprit est franc simple. Mais en quoi l'intéresserait la vie ? Il a vu, depuis son enfance les gouvernements se succéder sans améliorer le sort des peuples, les littératures les plus diverses étinceler et passer de mode sans agrandir les âmes. Il arbore le scepticisme absolu et quand le père lui parle de ses ouvriers, il hausse les épaules : « Tu sais père, entre nous ton coron ça t'intéresse comme moi l'écurie de courses ; hein, pas de bateau !... Et puis tu verras... il y a cent ans on a émancipé les bourgeois, maintenant on émancipe les prolos, après ce sera le tour des chevaux, des chiens, tu verras quand les moutons auront le suffrage universel, si tu manges encore des côtelettes !... Ne hâtons pas l'évolution, père, ne facilitons pas l'épreuve du transformisme ! »

Le Père reste suffoqué. Alors son œuvre n'est rien. La grande illusion de sa maturité se flétrit... Plus fort que lui, le scepticisme du jeune homme, l'imprègne. Il se sent infime, pour la première fois,

dans l'immense action des mondes, un rien parmi les transformations de la planète. L'« A-quoi-bon » le tente. D'ailleurs cent mille francs passèrent déjà dans les chiffonniers de la goule agriffée à son fils. Deux cent mille passent ensuite. Ah ! l'amour, la jeunesse. Le Père doit se résoudre à ne plus espérer la réalisation des réformes ouvrières. Même il doit baisser le taux de quelques salaires, les commandes ayant manqué.

L'épouse qui déteste le peuple pour son athéisme, l'encouragerait plutôt à cela. Et voici que la fille a rencontré un homme de grande famille. Séduite par le nom historique, le désir aussi de parader princièrement, elle répond aux avances qu'il tente la croyant riche.

Le père s'épouvante. La dot exigée est énorme. Et voilà qu'il se découvre impuissant tout à coup à ériger ce bonheur des enfants auquel il travailla vingt-cinq années. Pourquoi ? Ces sommes accumulées par son œuvre lui semblaient si considérables avant qu'il les eût.

Il n'a point compté que le désir marche plus avant toujours et que se sentant bien plus riche que lui ses enfants ont bien plus désiré que lui. Les voilà dans le malheur. L'officier fuit ses créanciers de garnison en garnison. La fille pleure sur l'impossibilité de s'unir à l'élu.

Le Père lutte ; il met son industrie en action. Les administrateurs diminuent les salaires, renvoient les ouvriers inutiles, doublent le travail des hommes. Ceux-ci grondent, protestent, menacent, déclarent la grève.

Le malheur tonne sur le Père. Le souffle de l'automne a passé. Cherchant le bonheur des hommes, il a levé la calamité sur eux.

Le peuple l'injurie, hurle à la mort. Son fils va être outragé par les hommes de loi, chassé du régiment. Sa fille, compromise par les assiduités accueillies du fiancé, voit partir cet homme à l'annonce de la grève qui la ruine...

Tous les espoirs de félicité qu'il a semés, le Père les voit se réaliser en périls...

Autour de lui c'est l'automne de tout. La vieille société se désagrège, s'effrite, s'écroule... L'amour, sa fille n'y voit qu'un moyen de parade et la conquête d'une situation d'orgueil... Elle ne désire pas même le fiancé, mais le nom seul du fiancé, sa place dans le monde, et elle ne s'étonne point qu'une grosse somme soit nécessaire pour acheter l'homme et la place. Le vent d'automne emporte la grosse illusion de l'amour.

Que pensera le Père devant cette déroute des idées galopant à travers soi ? Le fils explique qu'il a saisi la vanité de l'effort, et il retourne consciemment au point initial du développement humain.

Il n'entend agir que pour satisfaire de façon immédiate un appétit momentané. Demain ne lui importe pas. Il ne veut pas savoir demain, parce que le prévoir ce serait déjà penser. Il se bestialise par dédain de l'esprit.

Le Père alors regarde l'épouse qui n'a pas failli, elle, dans ses espérances. Il interroge le prêtre. Mais celui-ci, s'il se sent poussé quelque peu, ne cherche pas à imprimer sur une âme trop forte la foi en des symboles purs. Il révèle le sens mystique des histoires. Dieu c'est la Force, l'Energie cosmique, l'équilibre du phénomène pur dépouillé de ses apparences affirmatives ou négatives, l'*inconcevable Absolu*. Le Christ, c'est le peuple, la passion du peuple en souffrance, dont nous sommes les éternels Judas, ou les Pilates sceptiques. Et encore le peuple est-il bien le Christ? A-t-il sa chasteté, son esprit de sacrifice, son courage?... Non. Dieu, ne prononçons jamais son nom, parce que nous ne savons pas...

Cependant la grève gronde. Les troupes arrivent. Sera-t-il, le Père, le nouveau traître livrant aux soldats le Christ de la Cène, celui dont il a mangé le pain, bu le vin, celui dont il a pris le corps et le sang?...

« Peuh, murmure la fille, sa lâcheté n'excuse-t-elle pas notre égoïsme. Puisqu'il nous supporte, c'est qu'il est esclave, troupeau, bétail, tête d'abattoir... Ne hâtons pas l'évolution animale... Laissons la nature tisser lentement son voile vert et rouge! »

La fille attend sa dot qui doit acheter l'époux. Elle se désespère. Que veulent-ils, ces gens sales et brutaux, incapables de science ou de foi..

Voilà que les fusils ont tonné. Les calavres jonchent le sol...

Le Père regarde, un peu ahuri, l'œuvre de sa vie entière... ces flaques de sang où se crispent de jeunes visages, pendant que là-bas fument les feux des usines, tournent les courroies et les volants. retentissent les bons marteaux forgers d'or... toute la mécanique utile, — placement de père de famille.

PAUL ADAM.

NOTES D'ART

Exposition Meissonier. — GALERIES GEORGES PETIT,
rue de Sèze.

On se dispenserait volontiers d'écrire quoi que ce soit à propos de Meissonier, s'il n'était bienséant d'interrompre par quelques chuts impérieux les propos visant à l'éloge qui se tiennent à travers les salles et jusque devant les portes de cette exposition. Il est vrai que ces louanges, lourds pavés d'ours, propres à faire éclater en bûchettes les petits panneaux du feu peintre, deux seuls termes les résument : CONSCIENCE ET PROBITÉ, devise dont, pour ma part, je me permettrai d'honorer notamment un bottier, le mien, estimant qu'un service éprouvé de neuf années la justifie pleinement à l'égard de cet artisan modeste quoique bien achalandé.

N'en déplaise à de bruyants enthousiastes, la conscience et la probité pas plus qu'un calque servile de la nature posée ni qu'un métier d'une prodigieuse minutie, ne sont des caractéristiques de l'Art, et l'on ne peut conclure à la beauté d'une œuvre de ce que l'outil du peintre n'a point tremblé.

Ce sont cependant ces particularités qui accréditent l'homme dont le principal mérite consiste en ce qu'il fut lui-même son propre compas proportionnel. Meissonier ne considérait pas l'œuvre de peinture comme un résultat d'études pensées autant qu'écrites,

soumises aux idées générales de permanence, de rythmes de vies affiliées à l'essentiel radiant des hommes et des choses. En ma d'un tableau de joueurs, de liseurs, etc., il se bornait à copier rigoureusement des modèles d'atelier en travesti Louis-quinze, simulant, les membres apprêtés et le reste du corps assujetti, figé des physionomies et des gestes nature; il ne se doutait pas que de fait, rien n'est plus contradictoire avec la nature et l'Art que cette suspension de la vie d'un modèle pour la facilité du peintre, d'une peinture sans visée plus haute que celle de réaliser sur toile ce que reflèterait sur son verre dépoli la chambre noire. Une telle méthode ne peut qu'engendrer des œuvres mort-nées pour l'Art.

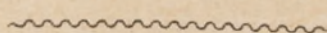
*
* *
*

« Le désir de voir pour le fait de voir, a dit Whistler, est, quant à la masse, le seul à satisfaire. » Aussi, l'un des facteurs les plus importants de la popularité Meissonier est la maniaque incontinence de son pinceau pour le détail. Ah! ces boutons patiemment modelés, ces bas mal tirés à dessein pour la joie d'en faire nompter les plis, et, dans le *Graveur à l'eau-forte*, cette allumette par terre! En vérité, il faut se taire sur Terburg, Metsu, Steen, Van de Velde, Vermeer, lorsqu'on a découvert cette allumette, l'allumette du *Graveur à l'eau-forte!*

A cela, rien d'étonnant que les Meissonier soient « hors de prix » et que les mille ou vingt mille tableaux et croquis tapissant les salles de la rue de Sèze, représentent plusieurs millions. On estime du Meissonier — sans en avoir l'air, au centimètre carré; cela dépend de la nature et de la configuration du terrain; beaucoup de morceaux n'ont qu'une valeur relativement faible, s'ils représentent des épaules, un cou, et sont limités au nord par le menton, tandis qu'un centimètre de plus dans la même direction nécessitant une tête, confèrent à l'ensemble une plus-value considérable...

En conclure : Que la réputation Meissonier, dans l'avenir, relèvera moins de l'histoire de l'Art que de celle de l'Hôtel des ventes, chapitre des enchères célèbres.

EDMOND COUSTURIER



NOTES DRAMATIQUES

Odéon : *Une page d'amour*, de M. CHARLES SAMSON, du roman de M. EMILE ZOLA. — **Théâtre-Français** : *la Paix du ménage*, de M. DE MAUPASSANT ; *Sapho*, de M. ARMAND SILVESTRE.

M. Emile Zola ne nous donne pas seulement la comédie aux portes de l'Académie où il s'obstine comme un simple Manuel, il nous l'offre aussi sur la scène de l'Odéon.

La première menace de durer plus longtemps que la seconde car M. Zola tient bien l'affiche au théâtre des Folies-Pingard, dont les matinées classiques du jeudi où l'on joue alternativement les pièces du répertoire : *Le prix Monthyon*, *le Dictionnaire*, *la Réforme de l'orthographe* et *le Malade imaginaire*, sont justement célèbres.

Il est à craindre qu'une *Page d'amour* retienne le public moins longtemps qu'une page du dictionnaire n'occupe la docte Compagnie car la pièce que M. Samson a tirée du roman de M. Emile Zola, pour n'être pas mauvaise, n'en vaut guère mieux. Elle n'est ni mal faite, ni mal écrite, ni mal jouée, elle est inutile. M. Samson a disposé non sans ingéniosité la matière que son sujet lui fournissait. Il a mis en scène ce qui pouvait y être mis et comme on l'y pouvait mettre, mais cela reste, après tout, une contrefaçon illustrée d'un livre connu et c'est aux pages du roman que demeure la vraie vie, malgré l'évocation plastique et verbale qu'a

tentée l'adaptateur. La pièce de théâtre ne peut exister à côté du livre d'où elle provient. Les deux versions, loin de se compléter, se détruisent. Ce qu'on nous montre contrarie ce que nous avons imaginé, et le résultat est de troubler notre souvenir ou de prévenir notre étonnement; mais M. Zola, en bon romancier expérimental, ne se refuse à aucune expérience même à celles qui lui sont défavorables et qui montrent, comme là, la pauvreté de ses inventions romanesques, pauvreté que dissimule tant bien que mal l'abondance extraordinaire de sa verve grosse mais puissante, capable, autour d'une petite anecdote médicale et psychologique, d'accumuler une surcharge de descriptions variées, minutieuses, lassantes mais belles parfois et où s'élargit, de toute une ambiance atmosphérique et locale, la mince qualité de son observation qui prend à se prolonger ainsi une apparence de vie intense.

*
* *

M. Guy de Maupassant fut d'esprit plus sobre que M. Zola. Sans grandes qualités d'écrivain, il en eut tant de petites qu'elles donnaient l'idée que ce qui lui manquait n'aurait pu que le gêner. Il eut de la netteté, plus de correction que d'élégance, plus de cassant que de force.

La *Paix du Ménage*, que vient de représenter de lui la Comédie-Française, est une pièce vive, un peu brusque même, plus paradoxale qu'observée, mais non sans agrément. Un bon dialogue sec et sain en facilite l'exposition et en amène le dénouement. C'est du Marivaux de clubman, mais vraiment cela est préférable à toute la fausse poésie d'un Armand Silvestre.

M. Silvestre est le poète qui écrit le plus volontiers le mot « lyre ». Il l'a toute. Les cordes basses en sont célèbres; leurs boyaux résonnèrent; les cordes hautes en sont bien distendues.

La lamentable *Sapho* qu'on a représentée, l'autre soir, toute de rhétorique vide et de faible emphase, a eu raison de faire le « saut fatal » et, n'entraîne-t-elle pas, avec elle et à sa suite, emblématiquement, la « Poésie Parnassienne » dont elle est un excellent modèle.

Pauvre Parnasse, à qui MM. Stéphane Mallarmé et Verlaine nuisirent tant en s'en séparant jadis et sur le tombeau délaissé de qui M. José-Maria de Heredia vient, d'une main hautaine et définitive, d'ériger la pompe magnifique de ses admirables *Trophées*.

HENRI DE RÉGNIER.

LES LIVRES

MÉMENTO

Ont paru :

Chez G. Charpentier et Fasquelle : *Le Combat Constitutionnel*, par J.-J. Weiss, *Ascension*, par Jean Revel.

A la Librairie des Bibliophiles : *Etudes d'Art*, par Jules et Emond de Goncourt.

Chez Flammarion : *Un homme de lettres sous l'Empire et la Restauration* (Edmond Géraud), mémoires publiés par M. Maurice Albert.

Chez Louis Westhauser : *Comédie du Sentiment*, par Max Nordan, traduction A. Dietrich.

Chez Paul Delaplane : *De Scribe à Ibsen*, par René Doumic.

Chez Léon Vanier : *La chevauchée d'Yeldis*, par Francis Vielé Griffin.

Chez A. Lemerre : *L'automne d'une femme*, par Marcel Prévost.

Chez Perrin et Cie : *Egérie*, par Edmond Aubé.

Chez Paul Ollendorff : *Clairine*, par Noël Blache.

Chez Albert Savine : *Les complicités du Panama*, par Gustave Rouanet; *Orgueil de chair*, par Alich Bolas.

Chez P. Lacomblez (Bruxelles) : *La Légende d'Ulenspiegel*, par Charles de Coster.

Chez J.-H. Truchy : *Nouvelle grammaire de la langue russe*, par E. Semenoff.

Aux bureaux de la *Révolution* : *Un siècle d'attente (1789-1889)*, par Pierre Kropotkine.

Chez A. Colin et Cie : *L'Effort*, par Henry Bérenger; *La Chanoinesse*, par André Theuriet.

Chez Victor Havard : *Le Triomphe de Lourdes*, par XXX.

Chez Félix Alcan : *La recherche de l'Unité*, par E. de Roberti.

B. L.

Le Gérant : L. BERNARD.

IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS.

DE ROBERTY

La Recherche de l'Unité

ALCAN, Éditeur.

INFORMATIONS ARTISTIQUES DE LA QUINZAINÉ

Le recueil trimestriel de lithographies qui a pour titre *Les Peintres Lithographes* et est publié sous la direction de Léonce Bénédicte, Patrice Dillon et Jean Alboize, vient de paraître pour la deuxième fois. Cette livraison contient des œuvres de Fantin-Latour, Aman Jean, Georges Jeannot, Henri Martin, Paul Maurou, etc...

Iconographie Chéret. — Les deux dernières affiches du maître décorateur sont : *Cacao Lhava* et *Olympia*.

L'Union libérale des artistes français qui, fondée en 1891, a fait, en 1892, une exposition très réussie, ouvrira sa seconde exposition des beaux-arts cette année, au Champ de Mars, dans le palais du Dôme central. Les arts appliqués à l'industrie y seront représentés; il y aura en outre, ce qui ne s'était pas fait encore jusqu'à ce jour, une exposition permanente de composition musicale.

La commission supérieure recevra les œuvres. Les exposants musiciens ne pourront réclamer plus de deux auditions d'une heure un quart chacune pendant la durée de l'exposition. — Les concerts de musique de chambre seront donnés dans le grand salon du premier étage du Dôme central. — Les compositeurs devront se charger, à leurs frais, de l'exécution complète de leurs œuvres, amener les exécutants et fournir le matériel et les instruments nécessaires. De son côté, l'Association prend à sa charge 1° les affiches, programmes et prospectus, ainsi que la distribution et l'affichage; 2° les droits à payer à la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique; 3° le service d'ordre et le personnel domestique nécessaire pour chaque séance musicale.

Agenda de l'Amateur d'Art : Quatrième Exposition de *Peintres Impressionnistes et Symbolistes* chez le Barc de Boutteville, rue Le Pelletier. — Exposition des *Artistes Indépendants*, pavillon de la Ville de Paris, jusqu'au 25 avril. — Exposition *Camille Pissarro*, Galeries Durand-Ruel, jusqu'au 30 mars. — Exposition *Sisley*, chez Boussod et Valadon, boulevard Montmartre, jusqu'au 1^{er} avril.

La Société des *Peintres-Graveurs-français* ouvrira son Exposition le 6 avril, à 8 heures du soir, dans les galeries Durand-Ruel. Cette exposition durera du 7 au 28 avril.

Les artistes invités par la Société à prendre part à son Exposition prochaine, sont : *Français*, MM. Toulouse-Lautrec, Auriol, Bèjot, Duez; *Etrangers*, Zorn, Rops, Whistler, Seymour-Haden, Joseph Pennell, Egusquiza.

Comme tous les ans, il y aura une Exposition rétrospective d'un maître décédé. Le choix de la Société a été pour l'œuvre lithographiée de Edouard Manet.

Vient de paraître : *Le Cœur*, Revue ésotérique et artistique.

A la Bibliothèque Fornex, 12, rue Titon, Charles Henry parlera le jeudi 20 avril d'un *Nouvel Art industrie!* (Présentation de dégradations et d'harmonies de lumières, imprimées sur tissus, papiers, etc...)

Les Entretiens Politiques et Littéraires

SONT EN VENTE

PARIS

Chez les principaux Libraires

FRANCE

Aix.	Dragon.	Lyon.	Bernoux et Cummin.
Ajaccio.	De Peretti.	—	Veuve Cantal.
Amiens.	Courtin-Hecquet.	—	Dizon et Richard.
Angers.	Lacheze et Cie.	Marseille.	Aubertin.
Besançon	Jaquard.	—	Carbannelle.
Bordeaux	Bourlange.	Montauban	Bian.
—	Dauche.	Montpellier.	Culet.
—	Duthu.	Nancy.	Grosjean-Maupin.
Boulogne-s.-Mer	Chiraux.	Nantes	Vier.
Bourg.	Montbar' on.	Nice	Visconti.
Bourges	Renaud.	Nîmes.	Catelan.
Brest.	Robert.	—	Marin-Fesselier.
Caen.	Brulfert.	Orléans.	Herlison.
Châlons-s.-Marne	Weill.	Poitiers.	Druinaud.
Chambéry.	Baujat.	Saint-Quentin	Triquenau-Devienne
Cherbourg.	Marquerie.	Reims.	Michaud.
Clermont-Ferrand.	Ribon-Collay.	Rouen	Lestringant.
Dijon	Armand.	—	Schneider.
Saint-Etienne	Chevalier.	Saumur.	Milon.
Fontainebleau.	Desprez.	Toulon	Rumèbe
Grenoble.	Baratier.	Toulouse.	M ^l les Brun.
Le Havre.	Bourdignon.	Tours	Pericot.
—	Dombu.	Versailles	Flammarion,
Lille	Tallan lier.		

ETRANGER

ALLEMAGNE

Strasbourg.	Treuttel et Wurtz.
Berlin.	Ascher et Cie.
Leipzig	Brockhaus.
Munich.	Ackermann.
Stuttgard.	Witzwer.

ANGLETERRE

Londres	Hachette.
-------------------	-----------

AUTRICHE-HONGRIE

Vienne	Brockhaus.
Buda-Pesth.	Revai frères.

BELGIQUE

Bruxelles	P. Lacomblez.
—	Lebègue et Cie.
—	Spineux.

ÉGYPTE

Le Caire	Barbier.
--------------------	----------

ESPAGNE

Barcelone	Piaget.
Madrid	Romo et Fussel.

ITALIE

Rome	Bocca.
Milan	Treves frères.
Turin	Bocca.

PORTUGAL

Lisbonne.	Fereira.
-------------------	----------

SUÈDE

Stockholm.	Loostroom.
--------------------	------------

SUISSE

Bâle	Georg.
Berne	Nedegger.
Genève	Burckhardt.
—	Hegimann.
Lausanne	Duvoisin.
Zurich.	Meyer et Zeller.

TURQUIE

Constantinople	Biberdjian.
--------------------------	-------------